
M A N U S C R I T

DIS-MOI TOUT
(Vision du monde d'une fille de douze ans)

de Kristin Ómarsdóttir

Traduit de l'islandais par Raka Asgeirsdottir & Nabil El Azan

cote : ISL09D782

Date/année d'écriture de la pièce : 2002
Date/année de traduction de la pièce : 2009

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Personnages

GUDRUN, 12 ans, en chaise roulante

HALLA, sa mère, environ 35 ans

WILLIAM, son père, environ 35 ans

MADAME, Directrice du Pensionnat, personnage d'un monde idéal n'existant que dans l'imaginaire de Gudrun, dont le modèle serait l'institutrice de Barbie.

MARK, le mari de Madame, instituteur principal du Pensionnat

BARBIE, l'institutrice « innocente » de Gudrun

POLICIER

VOIX AU TÉLÉPHONE 1, 2 et 3

Décor

Un foyer ordinaire d'une bourgeoisie moyenne

Un monde en verre ou en or : le foyer parfait de Madame et de Mark dans un monde idéal

Une chaise roulante qui fait office de différentes sortes de sièges : coiffure – avion – dentiste – électrique – torture – chaise roulante ordinaire

Epoque

De nos jours

Lieux

Reykjavik et l'imaginaire

ACTE 1

1 – CHANGEMENT DE LUMIÈRES

William, Halla et Gudrun dînent. William se lève.

WILLIAM. - *(aux spectateurs)* Nous voilà à table où nous essayons d'être une famille. Moi, c'est William et j'essaie d'être le père. Halla, ma femme, qui essaie donc d'être ma femme et aussi la mère. Dans cette dernière configuration, j'essaie d'être le mari bien sûr. Et là, la prunelle de nos yeux, Gudrun, notre fille. Enfin, elle essaie d'être notre fille.

William s'assied. Gudrun lève les yeux.

GUDRUN. - Je quitterais volontiers la table, si j'en étais capable.

HALLA. - *(lève les yeux brusquement)* Moi aussi, si j'en avais envie. Tu es procédurier William ! Moi je ne suis pas comme ça. Je me demande vraiment si on est fait l'un pour l'autre.

WILLIAM. – C'est normal de se présenter.

HALLA. - On a de quoi faire en étant seulement nous mêmes.

WILLIAM. - C'est exactement ce que je disais, ma chérie.

GUDRUN. - *(aux spectateurs)* Maman et papa ne peuvent pas rester longtemps l'un sans l'autre. Quand papa reste tard au travail, maman se met de mauvaise humeur, et quand maman est de mauvaise humeur papa devient triste. Et il reste triste même quand maman cesse d'être de mauvaise humeur. Puis allez savoir comment, les choses rentrent dans l'ordre. Maintenant quand maman est triste, je n'ose pas ouvrir la bouche, je n'ose rien dire, j'ose à peine respirer. Mais ça n'arrive pas souvent. Car maman est plus facilement de mauvaise humeur que triste. Sauf que quand maman est de mauvaise humeur, c'est papa qui est triste, mais lui il est plus facilement énervé que triste. Quand je serai grande je connaîtrai mieux ces sentiments-là.

WILLIAM. - *(comme si personne n'avait rien dit jusqu'à maintenant, il ignore maintenant les spectateurs. A Halla)* Nous avons choisi de vivre ensemble, il faut l'assumer. Les choses sont simples : si tu ne t'étais pas mariée avec moi, ça aurait été avec quelqu'un d'autre et ça aurait été exactement pareil. On ne va pas passer notre vie à s'interroger si on est fait l'un pour l'autre. À partir du moment où on a décidé de vivre ensemble, c'est qu'on est fait l'un pour l'autre. C'est vrai pour tout le monde. Autrement on ne vivrait pas ensemble. Moi je vois ça comme ça.

HALLA. - J'aimerais bien voir les choses aussi simplement.

WILLIAM. - C'est simple. Je t'aime, tu m'aimes. Nous sommes énervés. Ca passera. Comme les diarrhées.

HALLA. - Je ne suis pas énervée.

WILLIAM. - Si, tu es énervée.

HALLA. - Jusqu'à l'année dernière je voyais encore un but à ma vie. Là je n'en vois plus aucun. Je ne comprends pas.

GUDRUN. - Q'est-ce que ça veut dire, maman ?

HALLA. - Ca veut dire... savoir ce qu'on veut dans la vie. Moi je ne sais plus ce que je veux.

WILLIAM. - Tu ne sais pas si tu me veux ? Moi, je sais que je te veux. *(Un temps)*

HALLA. - Pourquoi tu ramènes le sujet à ce niveau, si je te veux ou pas, alors qu'on est juste un peu énervés.

WILLIAM. - Tu viens de dire que tu n'étais pas énervée.

HALLA. - J'ai juste besoin de discuter avec toi. Ce n'est pas la mer à boire.

WILLIAM. - Pardonne- moi. Pardonne-moi de ne pas être parfait. Pour tous mes défauts. Pour essayer d'être un homme...

HALLA. - Il y a des choses que je ne peux plus accepter, c'est tout.

GUDRUN. - Maman, papa, est-ce qu'il y a des pensionnats en Islande ? J'ai envie d'aller en pensionnat.

HALLA. - Ma chérie, laisse nous discuter un peu ensemble, ton père et moi n'avons pas eu de discussion depuis...

WILLIAM. - Il faut que tu comprennes, mon petit lapinou, que les parents doivent discuter ensemble de certaines choses. C'est une sorte de réunion de direction du foyer.

GUDRUN. - Maman, papa, pourquoi vous tenez à me mettre sur cette chaise ? Pourquoi pas me garder en fauteuil roulant et m'amener à table dedans tout simplement ? Pourquoi pas essayer de vivre comme une famille normale ! Je peux quitter la table maintenant ?

HALLA. - Emmène-la.

William se lève. Il soulève Gudrun, la prend dans ses bras et la sort. Il revient.

HALLA. - Je ne te supporte plus, William. *(elle se lève et le gifle)*

WILLIAM. - Mais ! Qu'est-ce que...

HALLA. - Je ne te supporte plus.

WILLIAM. - Je n'ai rien fait ! Strictement rien fait.

HALLA. - J'en ai marre.

Halla se met à ruer de coups William, qui la laisse faire, puis il réagit, l'attrape et la met par terre.

WILLIAM. - Si je te trompais, tu crois que j'aurais acheté cet aquarium ?

HALLA. - Justement.

WILLIAM. - Justement quoi ? Je ne te comprends pas.

HALLA. - C'est de la mise en scène. Pour mieux feindre.

WILLIAM. - Je n'en crois pas mes oreilles. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

HALLA. - Je dis ce qui je veux, quand je veux. En plus tu es snob.

WILLIAM. - Ah oui ? Et ça veut dire quoi ça encore ?

HALLA. - Que tu es snob. C'est tout. Tu estimes que ça fait bien d'acheter quelque chose, hop, tu te l'achètes. Un aquarium !

WILLIAM. - Oui... Ca me plaît moi, un aquarium chez moi.

HALLA. - *(se lève, conciliante)* Willy chéri, est-ce qu'on peut essayer d'être seulement ordinaires.

WILLIAM. - On est ordinaires.

HALLA. - Ordinaires, ordinaires. *(elle tourne en rond, un temps)* Écoute, je n'en peux plus. Ca me prend trop la tête. Toutes ces femmes autour de toi au bureau. Elsa, Sif, Maria, Perla, Catherine, Anna, Sigrid, Anna Run, et je ne sais pas qui d'autre. Et toi qui es plutôt beau mec. Enfin pas mal, quoi ! Je ne le supporte plus.

WILLIAM. - Tu es belle quand tu dis ça.

HALLA. - Salaud ! Pourquoi tu ne te précipites pas à la maison quand je t'appelle ? En ce moment, je suis dans une phase ascendante. Peut-être que je n'en connaîtrais plus d'autre. *(elle lance quelque chose par terre)* J'ai tout le temps envie de faire l'amour.

WILLIAM. - Quelque chose qui ne va pas ? Un dérèglement hormonal...

HALLA. - Tu devrais accourir quand je t'appelle. Quand je t'appelle c'est que je te veux tout de suite. Mais non, monsieur reste soumis aux ordres de ses supérieurs. Esclave, va !

WILLIAM. - Je ne peux pas quitter le boulot comme ça. Je suis souvent au milieu

d'une réunion, quand tu appelles, ou en train de faire un truc. Au boulot, il faut s'occuper de plein de trucs.

HALLA. - Et moi, personne ne s'occupe de moi. J'en ai marre. Pourquoi vous ne vous occupez pas de moi ?

WILLIAM. - On s'occupe de toi.

GUDRUN. - *(off)* On s'occupe de toi, maman.

HALLA. - *(calme)* Pas assez. Pas autant que moi de vous.

WILLIAM. - Viens. J'ai envie de toi tout de suite, là. Tu es si belle.

HALLA. - Tu me trouves belle seulement quand je déprime. Voilà, je déprime maintenant.

WILLIAM. - Viens. J'ai envie de t'embrasser avec cette expression que tu as maintenant au visage.

HALLA. - Quelle expression ?

WILLIAM. - Ne la change surtout pas. Elle est en train de disparaître, attention, il ne faut pas qu'elle disparaisse. Ne bouge pas. *(il va vers elle)* De ma vie je n'ai embrassé d'aussi beaux yeux.

HALLA. - C'est parce que je suis dévastée.

WILLIAM. - Tu as les cheveux les plus doux au monde. *(il l'embrasse)*

HALLA. - Je perds à chaque fois.

WILLIAM. - Je n'irai pas au travail demain, voilà, tu es contente.

HALLA. - Tu crois vraiment que j'ai envie que tu restes à la maison toute une journée ? Non merci.

WILLIAM. - Halla ! Il faut savoir ce que tu veux ?

HALLA. - Juste quelque chose d'autre que la monotonie.

WILLIAM. - (*comme résigné*) Je ne te comprends pas !

GUDRUN. - Maman, papa, si vous m'envoyez dans un pensionnat, on pourra correspondre. J'ai toujours rêvé d'avoir des correspondants. Vous m'écrirez autant de lettres l'un que l'autre, pas plus ni moins. Moi, je vous écrirai des lettres tantôt collectives, tantôt individuelles. Comme ça vous recevrez deux courriers de moi et moi deux de vous. Moi je lirai toutes vos lettres bien sûr, mais en ce qui vous concerne, j'exige que mes lettres à maman soient lues uniquement par toi, maman, et mes lettres à papa uniquement par toi, papa. En vous écrivant des lettres collectives, ce sera dans le but de renforcer le lien familial. Vous l'avez compris.

(*lettre*)

« Chers parents. Je vous écris du pensionnat où tout se passe bien... ».

2 - BONNE NUIT UNIVERS

La chambre de Gudrun. Le soir, elle est dans son lit.

Gudrun. - Chers parents. Je vous écris du pensionnat où tout se passe bien. Madame la directrice vient tout juste de me souhaiter la bonne nuit. Elle m'a dit que tout allait bien et que je me débrouillais bien toute seule. Elle a dit aussi que je faisais des progrès. En fait, je fais des progrès. Vous me manquez beaucoup. Votre fille chérie...

Madame entre souriante.

MADAME. - Ma petite Gudrun, tu fais tant de progrès qu'on pense t'inviter à t'installer chez nous. Ce dortoir est tellement impersonnel. Mon mari et moi...

GUDRUN. - ...Madame voudrait que j'aie m'installer chez elle. Auquel cas vous me manquerez encore plus. Elle dit que si je n'étais pas dans un fauteuil roulant elle m'apprendrait à marcher. Mais au lieu de ça...

Pendant que Gudrun écrit la lettre, son espace se transforme en chambre dans un monde en verre – un pays parfait. Tout est parfait dans la maison de Madame.

Gudrun est allongée dans un grand lit en verre. Les étagères et le placard sont en verre. La gestuelle de la Madame est organisée et symétrique.

MADAME. - Nous commencerons par la diction. Tu es très douée, ma petite Gudrun, nous allons développer tous tes dons.

GUDRUN. - ... maman, papa, je vous embrasse. Votre fille chérie.

MADAME. - Mon mari est persuadé qu'avec la voix que tu as, tu pourrais devenir une excellente actrice de radio.

GUDRUN. - Comment ça ?

MADAME. - Tu as une très belle voix.

GUDRUN. - Comment ça ?

MADAME. - Quand on pose une question, Gudrun, il est important de la formuler correctement, sinon on a l'air idiot. Que veux-tu savoir ?

GUDRUN. - Je ne sais pas.

MADAME. - Reformule la question afin que je puisse me faire une idée de ce que tu veux savoir.

GUDRUN. - Comment ça ?

MADAME. - Comment ça ? Seuls les gamins s'expriment ainsi. Tu es une jeune femme bientôt. Il va falloir que tu te tiennes droite, la tête haute, que tu saches ce que tu veux, faire la différence entre acceptation et refus. Que tu sois exigeante avec toi-même ainsi qu'avec les autres. Mon mari et moi ne voulons que ton bien. Nous voulons que tu aies la meilleure éducation qui soit et ce dans tous les domaines, absolument tous les domaines. En société, savoir se comporter est primordial. Autrement, on risque de se retrouver en bas de l'échelle sociale. Nous pensons que tu pourrais devenir une grande actrice. La première actrice en chaise roulante. Je vais te faire une confidence, je t'aime comme ma propre fille.

GUDRUN. - Je vous remercie. *(elle essaie de se montrer respectueuse)* J'apprécie

tout ce que vous faites pour moi.

MADAME. - Tu fais des progrès à vue d'oeil. Bonne nuit mon élève favorite. Dors bien et que les anges du ciel veillent sur toi.

GUDRUN. - Bonne nuit Madame.

Madame éteint les lumières dans le monde de verre. Pendant un moment il fait noir.

GUDRUN. - J'aime maman une fois, j'aime papa deux fois, j'aime papy et mamy trois fois, j'aime papy et mamy quatre fois, j'aime maman cinq fois, j'aime papa six fois, j'aime maman sept fois, j'aime papa huit fois...

HALLA. - *(comme si elle avait entendu cette « ribambelle » de Gudrun, sa tête apparaît dans l'embrasure de la porte)* Tout va bien, Gunna, tunna, le ventre rond comme un ballon...

GUDRUN. - Oui, oui.

HALLA. - Bonne nuit, mon cœur de sang, dors bien.

WILLIAM. - *(aussi la tête dans l'embrasure de la porte)* Bonne nuit, mon ange, dors bien.

GUDRUN. - La réunion de direction est terminée ?

WILLIAM. - La réunion de direction est presque terminée. Il n'y a plus qu'une seule affaire à traiter.

HALLA. - Ah, ce que tu peux être mielleux, toi alors ! Bon, dors bien.

Halla commence à fermer la porte.

GUDRUN. - Bonne nuit maman. Bonne nuit papa.

La porte se referme.

GUDRUN. - Mes parents sont danseurs mais leur compagnie a des soucis d'argent,

alors ils m'ont placée dans un pensionnat. Madame la directrice a été prise d'affection pour moi et m'a transférée dans son propre appartement qui se trouve dans le même établissement et qui présente des conditions nettement avantageuses car cet appartement est... parfait...

Les lumières se sont allumées, Gudrun regarde autour d'elle.

GUDRUN. - ...comme on peut le constater. Finalement c'est une bonne chose que je sois paralysée. Comme ça je n'ai pas besoin de bouger toute seule, aucun risque de casser quelque chose. Les yeux ne cassent pas quand ils regardent. Les yeux et les oreilles sont des organes inoffensifs, quand on est paralysé.

Le monde en verre brille et scintille comme un ciel étoilé. Un temps.

Mark entre avec un petit tableau d'école qu'il installe.

Comme Madame, sa gestuelle est organisée et symétrique. Sur le tableau, il dessine au feutre rouge une femme et un homme avec des formes exagérées. La femme, taille mince, bassin large et grande poitrine. L'homme, épaules larges et taille mince.

MARK. - L'homme et la femme. L'homme est doté d'un pénis. La femme d'un vagin. *(il dessine un penis et un trou)* L'homme n'a pas de seins proéminents comme la femme. L'homme a des épaules larges et des muscles, *(il dessine des biceps)* la femme un bassin large pour enfanter et une poitrine pour allaiter. Quant à la sexualité, qui est la condition pour la continuité de l'espèce humaine... *(il devient familier)* Est-ce qu'on écoute, ma chère Gudrun ?

GUDRUN. - Oui, Monsieur.

MARK. - Quand je suis professeur, je suis professeur. Mais là, je vais faire une petite pause et te parler comme un père : qu'est-ce qui ne va pas jeune fille ?

GUDRUN. - Je suis une jeune fille ?

MARK. - Tu es une demoiselle et une jeune fille. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

GUDRUN. - J'étais en train de penser...

(elle se tait)

MARK. - (*attend*) Tu as besoin de t'en remettre, prends ton temps. Il te faut du calme. Tu verras, ça viendra. Auprès de nous tu trouveras une vraie sécurité. Tu as traversé l'enfer sur terre. Rares les jeunes de ton âge qui ont subi le même sort que le tien, mon enfant.

Un temps. Mark retourne le tableau où l'on voit la femme et l'homme de dos, dessinés en rouge. Mark dessine des trous au milieu.

MARK. - Ce sont les trous de culs de la femme et de l'homme, ils sont à peu près identiques. Tous les trous de culs du monde sont à peu près identiques.

Pendant un instant son comportement convenable s'étant rompu, il se reprend.

MARK. - Le cours est terminé. (*il fait une révérence*)

Mark s'en va avec le tableau. Gudrun fixe le regard devant elle.

GUDRUN. - J'aime maman une fois, j'aime maman deux fois, j'aime papa trois fois, j'aime papa quatre fois, j'aime maman cinq fois, j'aime papa six fois, j'aime papy et mamy huit fois, j'aime papy et mamy neuf fois, j'aime le soleil dix fois, j'aime toutes les personnes âgées onze fois, j'aime parfois les enfants de l'école, j'aime la vierge Marie douze fois, j'aime mon frère qui n'est pas encore né treize fois, j'aime maman quatorze fois, j'aime l'Islande dix-neuf fois, j'aime les couettes "Eva Dögg" qui sentent les pieds dix-sept fois, j'aime la soupe en sachet, le balai, la sorcière qui bouffe tous les bonbons, j'aime Toblerone, j'aime les voitures de course, j'aime San Diego neuf fois...

Pendant cette « ribambelle », (que sa mère aurait composée pour elle il y a longtemps) jeu de lumière onirique dans ce monde de verre - Il est possible que Gudrun chante la « ribambelle » et certains de ses monologues.

3 – MEUNIER TU DORS

Le Matin. La chambre de Gudrun dans le « monde ordinaire ». Elle est allongée dans son lit. William entre.